



HAL
open science

Généricité nominale, dénotation et dénomination d'espèce en anglais contemporain

Héloïse Lechevallier-Parent

► **To cite this version:**

Héloïse Lechevallier-Parent. Généricité nominale, dénotation et dénomination d'espèce en anglais contemporain. Presses Universitaires de Rennes. La Continuité référentielle ou le choix des mots, La continuité référentielle ou le choix des mots, Presses Universitaires de Rennes, 2020, Rivages linguistiques, 978-2-7535-7902-6. hal-02878350

HAL Id: hal-02878350

<https://hal.science/hal-02878350v1>

Submitted on 23 Jun 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Généricité nominale, dénotation et dénomination d'espèce en anglais contemporain

Héloïse Lechevallier-Parent, Université de Lorraine,
Laboratoire IDEA, EA 2338

La question de la dénotation des syntagmes nominaux génériques (désormais SN Gen) et de la dénotation d'espèce a fait l'objet de nombreuses études en des termes logiques ou sémantiques, du point de vue de leur référentialité, à travers le prisme de la détermination nominale ou encore de l'aspect et du prédicat. Notre étude s'inscrit dans une réflexion générale sur la généricité nominale, avec pour souci particulier d'examiner le fonctionnement sémantico-référentiel des SN Gen en anglais contemporain, principalement définis singuliers et indéfinis pluriels, en tant qu'ils sont non seulement dotés d'une dénotation, permettant ainsi de nommer l'espèce, mais également analysables, puisqu'ils contiennent une description. Nous souhaitons analyser l'activité dénominateur et lexicale dans l'ordre des espèces et la dénotation d'espèce, plus particulièrement des espèces naturelles (Kripke 1982)¹, comme exemplifié en (1) :

(1) Scientists in the late 1950s noted that, for a short interval after hatching, the species known as **the little penguin (*Eudyptula minor*)**, have nostril tubes similar to those characteristic of modern albatrosses and their close kin. (COCA², *Science News*, n°22, vol. 166, novembre 2004, p. 346-348)

À la fin des années 50 les scientifiques ont noté que, pendant une courte période après la couvaison, l'espèce connue sous le nom de petit pingouin (*Eudyptula minor*) présente des cavités nasales semblables à celles qui caractérisent les albatros modernes et leurs proches voisins.

Après avoir proposé une définition de ce que sont les espèces, nous examinerons les différentes façons dont nous nommons les espèces, en nous interrogeant plus particulièrement sur la notion de terminologie. Enfin, nous étudierons la cooccurrence, l'alternance (et possiblement la concurrence) des différentes formes nominales à l'usage. À cette fin, nous tirerons nos occurrences d'articles scientifiques de sciences naturelles, plus précisément de sciences de la vie, et de la zoologie en particulier.

1. Que sont les espèces ?

1.1 Les espèces dans la nomenclature scientifique

Pour l'homme de sciences, les espèces sont des entités hiérarchisées, intégrées biologiquement à un certain rang plus ou moins inférieur dans une taxinomie tangible. Elles sont nécessairement conçues et placées dans une hiérarchie selon le principe de spéciation qui veut que toute nouvelle espèce provienne d'une entité mère. La diversité du vivant est ainsi ordonnée par nature. C'est sur la base de ce principe qu'est formalisée la bio-systématique moderne.

Les espèces constituent également des entités objectives tangibles, identifiables et mesurables par la méthode scientifique. Elles sont dynamiques, au sens où elles évoluent dans l'espace et dans le temps, et se caractérisent par une morphologie et des caractéristiques fonctionnelles, par une écologie et une histoire dans la chaîne des espèces.

¹ Les noms d'espèces naturelles (ex. *Eau*) désignent des référents qui possèdent les mêmes propriétés dans tous les mondes possibles.

² Corpus of Contemporary American English, <http://corpus.byu.edu/coca/>, consulté le 6 février 2018.

Enfin, ce sont naturellement des entités intégrées à la biodiversité, cette dernière incluant à la fois des entités de différents ordres et des réseaux d'interaction entre ces derniers. Aujourd'hui, on estime qu'il existe entre 10 et 30 millions d'espèces vivantes, dont seules 1,7 millions sont connues, décrites et répertoriées comme telles.

1.2 Les espèces constituent-elles des individus ?

La question est bien évidemment régulièrement posée par la communauté scientifique, dès lors notamment qu'il est question de l'« extinction » d'une espèce³. Elle est également pertinente pour le linguiste qui s'interroge sur la portée référentielle du nom propre d'espèce, et partant, sur le référent-espèce lui-même. À cet égard, dans cette étude qui s'interroge sur un phénomène langagier, nous utiliserons le terme espèce (*kind* en anglais) comme terme général pour renvoyer à l'entité générique. C'est le terme couramment utilisé par les linguistes pour référer à un type particulier de référent extralinguistique ne connaissant pas de délimitation spatio-temporelle à la différence du référent spécifique. Notre usage du terme espèce ne correspondra donc pas strictement à celui plus spécialisé qui est fait par les scientifiques pour renvoyer à un certain niveau de la classification du monde vivant telle qu'elle est définie par la systématique phylogénétique actuelle.

Dans l'histoire de la pensée, qu'elle soit seulement philosophique et/ou scientifique, plusieurs courants se succèdent. Selon la conception essentialiste aristotélicienne, l'espèce relève d'une idée immuable et transcendante ; elle est une essence dans la nature dont l'origine n'est pas humaine. C'est là l'une des distinctions majeures dans la conception de l'espèce développée par les nominalistes au XVIII^e siècle qui la décrivent comme une représentation humaine abstraite : les lignées sont regroupées arbitrairement en classes parmi un continuum de formes dans la nature. De nos jours, l'espèce est plus généralement conçue de façon réaliste : elle ne constitue pas seulement une classe, un regroupement, mais elle est également formalisée comme un individu, non pas au sens restrictif d'organisme individuel comme le serait un chien en particulier, mais comme entité spatio-temporellement circonscrite à l'ensemble des organismes qui la composent. Plus encore, elle est caractérisée par sa forme elle-même⁴. Nous pouvons d'ailleurs dire que nous reconnaissons un animal comme X dans la mesure où il présente une forme, une allure visible, qui le distingue comme X, et qui ne relève pas de l'ordre de la simple illusion subjective. La classification des espèces dans son état actuel s'appuie donc sur quelque chose qui existe ontologiquement et qui est le fait de l'animal lui-même. Par conséquent, nommer l'espèce c'est nommer cet individu.

1.3 L'espèce à l'aune de la linguistique

L'espèce (*kind*) constitue un type de référent, à côté des référents-objets (*object*, ou *individual*), ces derniers pouvant être définis comme des réalisations de l'espèce (*stage*). Un syntagme nominal générique désigne un référent-espèce.

En ce qui concerne la nature de ce référent, il constitue une entité objective et tangible dans l'extralinguistique, appréhendable à travers les constituants qui la composent, de sorte que la genericité nominale relève de la dénomination d'objet (Petit, 2012, p. 36), et non d'une simple catégorisation notionnelle, et que la référence générique suppose une relation

³ Sur la question de savoir si l'extinction d'une espèce équivaut à la mort d'un individu, nous renvoyons à l'article de DELORD Julien, « L'extinction des espèces entre mort et résurrection », in *Etudes sur la mort. Mort biologique, mort cosmique*, L'Esprit du Temps, n° 124, 2003/2, p. 21-34.

⁴ PORTMANN Adolph, *La forme animale*, Paris, Éditions la Bibliothèque, 2013.

catégorématique entre une unité lexicale et une entité ontologiquement autonome. Cette dernière est par essence discontinue spatio-temporellement (Chierchia, 1998) : elle présente des tranches (réalisations) spatio-temporelles, mais à la différence des individus-objets, elle peut avoir à un instant t plusieurs réalisations en des lieux différents. Partant, Krifka *et ali.* 1995 formalisent la relation espèce/spécimens (ou individus) dans les termes logiques suivants : $R(x, X)$; autrement dit, l'espèce est liée aux individus (ou sous-espèces) qui la composent par une relation de réalisation (notée R) et l'individu x est une instance (ou réalisation) de l'espèce X . Par exemple, on dira de l'espèce CANIS qu'elle est réalisée par les individus qui sont des chiens, soit R (chien, CANIS).

2. Comment nommons-nous les espèces ?

2.1 Un peu de systématique

Nommer une espèce relève avant tout de l'acte d'un spécialiste, voire d'un scientifique. Il existe un rapport extrêmement étroit entre le nom de l'espèce, ou sa nomination, en tant qu'elle est reconnue par la communauté scientifique et donc exploitable comme telle dans un discours, et la description de l'espèce. La géophysicienne et naturaliste Judith Winston, spécialisée dans la systématique et la description des espèces, s'est notamment intéressée aux procédures taxinomiques et à la constitution des nomenclatures. Dans un de ses nombreux ouvrages, elle introduit le processus de dénomination des espèces ainsi :

« Far from being written in stone, the present rules are the result of many hard-fought scientific battles over the last 200 years. They represent the best compromise taxonomists have come up with to deal with two diametrically opposing needs: the need to name, to provide each organism with a unique and stable name; and the need to classify, to provide a system of classification that is explanatory and predictive. » (Winston, 1999, p. 23)

Loin d'être gravées dans la pierre, les règles actuelles sont le résultat de batailles scientifiques acharnées nombreuses au cours de ces deux derniers siècles. Elles représentent le meilleur compromis que les taxinomistes aient pu établir pour prendre en compte deux besoins diamétralement opposés : le besoin de nommer, de donner à chaque organisme un nom unique et stable : et le besoin de classer, de fournir un système de classification qui soit explicatif et prédictif.

« To give your new species name and description worldwide distribution, all you really need to do is to publish in a journal or other scientific publication that is routinely indexed. » (*Ibid.*, p. 336)

Afin de donner au nom et à la description de votre nouvelle espèce une distribution mondiale, la seule chose que vous ayez vraiment besoin de faire est de publier dans une revue ou tout autre publication scientifique qui soit régulièrement référencée.

La description scientifique et le nom scientifique forment un tout, et si nous usons du nom par la suite, nous entendons renvoyer à une espèce qui vérifie les propriétés relevant de la description rattachée à sa dénomination. L'enjeu est donc celui de la définition et de l'identification de l'espèce. Cette procédure relève de la nécessité de fixer les mots pour adosser une connaissance commune. Plus encore, Judith Winston insiste sur la nécessité, dans la description, de faire ressortir les différences vis-à-vis des autres espèces :

« Both the ICBN and the ICZN⁵ aim to ensure a unique scientific name for every taxon [...] provide rules for publication of new names and determine whether previously published names are acceptable [...] ensure typification (that each name is linked to a type specimen, specimens, or species). » (*Ibid.*, p. 30)

L'ICBN et l'ICZN ont pour objectif de garantir un nom scientifique unique pour chaque taxon [...] d'établir des règles pour la publication de nouveaux noms et de décider de l'acceptabilité des noms précédemment publiés [...] de garantir la typification (le fait que chaque nom soit relié à un spécimen type, à des spécimens ou à une espèce).

Les réponses des spécialistes⁶ que nous avons consultés sur la question de savoir quel pouvait être l'intérêt d'utiliser le nom scientifique référencé comme tel vont dans ce sens. La première raison avancée est de faciliter la communication. Nommer l'espèce par son nom scientifique permet d'éviter la confusion que peuvent causer certains noms communs, parfois utilisés par abus ou appliqués dans leur usage à plusieurs espèces (par ex. *daisy*). De plus, leur universalité permet une meilleure communication au sein des communautés scientifiques à l'échelle internationale. En outre, le nom scientifique montre explicitement la relation des espèces les unes avec les autres. Les noms génériques *potato* et *black nightshade* (morelle noire) n'explicitent en aucun cas les liens entre ces deux espèces, tandis que les noms scientifiques correspondant *Solanum tuberosum* et *Solanum nigrum* illustrent leur parenté dans la classification des espèces, indiquant qu'elles constituent deux sous-espèces d'un même genre. Enfin, les noms présentent parfois un réel intérêt en termes descriptifs quand ils comportent un certain nombre de termes informatifs. C'était le cas du temps du système polynominal, avec des noms qui pouvaient être extrêmement longs (par ex. *Solanum caule inermit herbeaceo foliis pinnatis incisiss, solanum*, avec une tige lisse et herbacée possédant des feuilles incisées et lancéolées, autrement dit *tomate*). Mais cela est encore le cas malgré la simplification du système binominal. Les éléments qui composent le nom d'espèce peuvent décrire, entre autres, de quelle façon l'organisme est constitué, ses propriétés médicinales, son usage agricole, son apparence extérieure, ou encore son lieu d'origine.

2.2 Les noms scientifiques d'espèces constituent-ils des *termes* scientifiques ?

Doit-on pour autant classer ces noms d'espèces au même titre que les noms communs d'espèce ? Le nom scientifique relève du discours du spécialiste. Dès sa « conception », il répond aux propriétés sémiotiques des termes scientifiques et techniques tels que les définit Guibert 1973 :

« Il dénote ou dénomme, tend à être monosémique, il jouit d'un rang de fréquence peu élevé dans une masse de vocabulaire indifférencié, il se présente plus fréquemment comme néologisme [...] il prend plus facilement la forme étrangère. [...] Il n'admet pas de synonymie autre que référentielle. » (Guibert, 1973, p. 8)

Nous lisons également chez Kocourek 1982 :

⁵ International Code of Botanical Nomenclature, International Code of Zoological Nomenclature.

⁶Les zoologistes Tristram Wyatt (Kellogg College), Henry Benette Clark (Université d'Oxford) et le botaniste Donald Waller (Université du Wisconsin).

« Le terme est une entité lexicale définie dans les textes de spécialité. L'ensemble des termes s'appelle la terminologie. [...] Les termes sont [...] des unités lexicales dont le sens est défini par les spécialistes dans les textes de spécialité ». (Kocourek, 1982, p. 77)

Les termes se rapprochent ainsi des lexèmes en général à la différence qu'ils s'en distinguent dans leur usage. C'est leur fonctionnement discursif qui les spécialise avant tout :

« Le terme scientifico-technique ne peut être dissocié de sa fonction sociale, de la personnalité du locuteur spécialiste. Il a une valeur de signification, sinon différente, du moins autre, pour le savant et le technicien d'une part, pour le non-spécialiste d'autre part. Dans le discours du spécialiste, il se trouve réalisé dans l'énoncé avec la plénitude des sèmes qui constituent sa définition scientifique. » (Guibert, 1973, p. 13)

Il convient donc de mettre en rapport leur valeur sémantique et la visée discursive du spécialiste.

Les noms scientifiques, quant à eux, se distinguent des autres lexèmes par le fait que leur valeur dénominateur est le produit d'un acte de dénomination explicite, en l'occurrence de la part d'une communauté scientifique (ou d'un de ses membres seulement), et non d'une habitude associative dont on ne connaîtrait pas la source. Ce sont des termes qui sont proprement institués comme tels au sens où l'acte dénominateur est pris en charge explicitement par son auteur dans un article dont le but est d'instituer la dénomination en question, dans lequel l'auteur met en relation sa forme et son sens, et justifie son choix. La dénomination suppose une relation référentielle stable, récurrente, devant être mémorisée :

« Pour que l'on puisse dire d'une relation signe – chose qu'il s'agit d'une relation de dénomination, il faut au préalable qu'un lien référentiel particulier ait été instauré entre l'objet x , quel qu'il soit, et le signe X . Nous parlerons pour cette fixation référentielle, qu'elle soit le résultat d'un acte de dénomination effectif ou celui d'une habitude associative, d'acte de dénomination, et postulons donc qu'il n'y a relation de dénomination entre x et X que si l'y a eu acte de dénomination préalable. » (Kleiber, 1984, p. 79)

Ainsi, les noms scientifiques fonctionnent comme des noms-*names*, des étiquettes inscrites dans la mémoire d'une collectivité, et relèvent d'une terminologie au sens où ils « s'organisent suivant un modèle distinctif et hiérarchisé permettant de les apparenter à un système » (Petit, 1995, p. 27).

Par ailleurs, les noms scientifiques répondent aux propriétés des termes telles que les définit Mortureux 1995. D'un point de vue morpho-syntaxique, leur structuration sémantique relève d'un codage, alors que dans le cas d'une simple désignation, la compréhension relève d'une combinatoire syntagmatique. En effet, l'ordre syntagmatique est encadré par un code prédéfini (bien que dans le cadre du système binominal linnéen les formes fussent davantage plurinominales), même si les propriétés annotées peuvent grandement varier. De plus, sur un plan sémantico-discursif, ces termes se caractérisent eux-aussi par une mono-référentialité. Enfin, ces dénominations s'inscrivent dans une nomenclature et partant, elles ont une place particulière dans le domaine, dans le système terminologique et une valeur relative à d'autres. Ces dénominations relèvent d'une communication de spécialité. D'ailleurs, même dans les cas où elles apparaissent dans des discours de vulgarisation, il s'agit toujours d'un emprunt dans

une terminologie spécialisée dans le but d'une diffusion du savoir plus large. C'est davantage dans ce type de discours, dont l'un des buts est de favoriser la diffusion et l'assimilation des connaissances, que nous trouvons des reformulations par des vocables ordinaires. « Faisant en quelque sorte "pendant" aux terminologies, qui en assurent la fixation, les discours de vulgarisation manifestent la souplesse d'emploi des termes dans les processus de communication » (Mortureux, 1995, p. 24). Plus encore, ce type de reformulation peut constituer en lui-même une stratégie discursive dans la mesure où il est à la fois le garant de l'accessibilité du message et où il code cette même accessibilité. Notons cependant que les vocables des discours de vulgarisation gardent un lien étroit avec la valeur sémantique des discours spécialisés.

2.3 Les noms vernaculaires et les noms vulgaires

Les noms vernaculaires ou *communs* sont les noms couramment employés, usuels dans une langue donnée, et peuvent ne correspondre à aucune réalité scientifique. Les noms vulgaires sont les noms techniques qui traduisent le nom scientifique en langue véhiculaire, bien qu'ils puissent parfois s'inspirer des noms vernaculaires. Par exemple, en français, là où *Petite buse* permet de dénommer une espèce particulière et unique, *petite buse* présente un nom vernaculaire (*buse*) qualifié par un simple adjectif (*petite*).

Les règles orthographiques et typographiques distinguent très clairement les noms scientifiques d'une part, et leur traduction en langue véhiculaire, et les noms vernaculaires d'autre part. Dans la nomenclature scientifique, les noms utilisés pour la classification scientifique des espèces prennent une majuscule au genre uniquement (en botanique et en zoologie), par ex. *Rhododendron mucronulatum* (genre et espèce). En ce qui concerne la graphie, bien que les usages diffèrent selon les domaines et les périodes, la norme est également d'employer une majuscule distinctive ou particularisante pour noter le nom vulgaire de l'espèce, dans la mesure où il est lui aussi fixé par une instance de normalisation et permet de singulariser l'espèce en question à la façon d'un nom propre. Il n'en est rien pour les noms vernaculaires. Ainsi, les noms normalisés d'une langue donnée, par exemple du français ou de l'anglais, forment une nomenclature scientifique francisée ou anglicisée et sont suffisamment précis pour remplacer les noms linnéens. Ils sont d'ailleurs autant que possible calqués sur les noms latins (par ex. *Peregrine falcon*, *Falco peregrinus* ; *Moineau domestique*, *Passer domesticus*).

Cela étant, ces équivalences sont loin d'être généralisées selon les domaines. En français par exemple, aucune instance n'a encore reconnu les noms normalisés pour les plantes, la seule nomenclature mondialement reconnue par les botanistes restant la nomenclature linnéenne. Cela peut expliquer en partie pourquoi le nom scientifique et le nom normalisé apparaissent de façon quasi systématique dans certains articles relevant de certaines sciences telles que la zoologie, et pas dans d'autres. Mais comment articuler la forme linnéenne et la forme normalisée lorsqu'elles apparaissent conjointement ? Avons-nous un rapport de simple synonymie ? Que dire lorsque l'une des formes apparaît à la place de l'autre ? L'acte dénominateur dans le discours du spécialiste que sous-tendent les dénominations scientifiques dépend tellement d'un domaine de spécialité que la question de la dénomination pourrait ne relever que d'une démarche scientifique, et l'on serait alors en droit de se poser la question de la permanence, ou non, d'une motivation sémantico-référentielle.

3. Co-occurrence, alternance et concurrence des formes nominales. Étude de corpus

3.1 Présentation du corpus

Notre examen s'appuie sur des occurrences extraites des sources suivantes :

- notices encyclopédiques tirées d'encyclopédies générales : *Encarta* (sous format numérique en version CD-ROM), *The Columbia Encyclopedia* (6^e édition), l'encyclopédie libre en ligne *Wikipedia* ;
- articles scientifiques extraits de revues spécialisées dans les sciences du vivant (zoologie principalement) : *Nature*, *Biodiversity*, *Animal Migration*⁷ ;
- corpus constitués (pour certaines occurrences ciblées) : *British National Corpus*, *Corpus of Contemporary American English*.

3.2 Une relative spécialisation des formes nominales

De façon récurrente, les articles scientifiques de zoologie que nous avons examinés (selon leur degré de spécialisation) présentent en première mention du texte le nom vulgaire normalisé suivi de la mention du nom d'espèce scientifique entièrement développé, qui très souvent sera repris par la suite sous sa forme réduite :

(2) Ecology of *Sepia officinalis*

The geographical distribution of **the common cuttlefish, *Sepia officinalis* L. 1758** covers the Mediterranean Sea and the waters of the Eastern Atlantic from southern Norway and northern England to the northwestern coast of Africa. The species also lives in Madeira and in the Canary Islands [...] The geographical distribution of *S. officinalis* and ***Sepia hierredda* Rang. 1837** in the eastern Central Atlantic shows that these species are sympatric. (*Life and Environment*, 2006, 56 (2), p. 97-107)

La distribution géographique de la seiche, *Sepia officinalis* L. 1758 couvre la mer Méditerranée et les eaux de l'Atlantique est depuis le sud de la Norvège et le nord de l'Angleterre jusqu'à la côte nord-ouest de l'Afrique. Cette espèce vit également à Madère et dans les Iles Canaries [...] La distribution géographique du *S. officinalis* et *S. hierredda* Rang. 1837 dans l'Atlantique est et centre montre que ces espèces sont sympatriques.

En revanche, il est intéressant de relever, même de façon sporadique, la mention du nom vulgaire, en l'occurrence au singulier (et non sous sa forme indéfinie plurielle ØNs) dès lors qu'il est fait état de propriétés individuelles prototypiques de l'individu et non d'un prédicat d'espèce⁸ :

(3) The physiological processes for buoyancy in the cuttlebone of *S. officinalis* determine their role as major bioenergetics consumers. As indicated by Webber *et al.* (2000), buoyancy and activity of *S. officinalis* are typically higher at night (VO₂ from 93 to 120 mg O₂ kgh) than during the day (VO₂ between 77 and 93). Within the depths limits imposed by shell implosion, **the cuttlefish** is less energetically expensive with depth than any fish. Thus, it can competitively occupy top niches in the trophic web of shallow waters that involve daily vertical migrations. (*Life and Environment*, 2006, 56 (2), p. 97-107)

Les procédés physiologiques de flottabilité dans l'os de *S. officinalis* détermine leur rôle en tant que consommateurs bioénergétiques majeurs. Comme le mentionne Webber *et al.* (2000), la flottaison et

⁷ Nous n'avons pas traité les cas où au sein d'un article scientifique spécialisé n'apparaissent que des noms binominaux latins.

⁸ Nous renvoyons à notre thèse (Lechevallier-Parent 2011) pour une étude détaillée des fonctionnalités du défini singulier générique en anglais contemporain.

l'activité de la *S. officinalis* sont typiquement plus importantes la nuit (VO₂ entre 93 et 120 mg O₂ kgh) que le jour (VO₂ entre 77 et 93). Dans les limites des profondeurs imposées par l'implosion de la coquille, la seiche dépense moins d'énergie en profondeur que tout autre poisson. Ainsi, elle peut occuper de façon compétitive des niches importantes dans la chaîne trophique des eaux profondes qui voient des migrations verticales quotidiennes.

Notre examen des occurrences de SN définis, singuliers notamment, et indéfinis, pluriels et singuliers, montre que typiquement les SN Gen définis singuliers en anglais contemporain apparaissent avec des prédicats individualisants dans des contextes où l'unicité de l'espèce est mise en avant. C'est le cas dans l'exemple (3) : le défini générique permet d'inscrire le référent-espèce dans un ensemble relationnel plus large d'espèces (ce que nous avons appelé dans des travaux précédents le « mode externalisant » du défini générique). En revanche, mention est faite du nom d'espèce scientifique typiquement lorsqu'il est fait référence à des sous-espèces constitutives, soit dès lors que la logique taxonomique redevient prégnante :

(4) A total of 12 specimens of *S. officinalis* were found in a Risso's dolphin (*Grampus griseus*). To date, the species has not been clearly identified in the stomach contents of other marine mammals, except in monk seals (*Monachus monachus*) from the Aegean Sea [...] It has been suggested that the ecological niche of a cephalopod species is more important in determining its risks of parasite infection than its phylogeny, and that *S. officinalis* should be included in one ecological coastal group. (*Ibid.*)

Un total de 12 spécimens de *S. officinalis* furent trouvés dans un dauphin Risso (*Grampus griseus*). Jusqu'à aujourd'hui, cette espèce n'a pas été clairement identifiée dans les éléments contenus par les estomacs d'autres mammifères marins, à l'exception des phoques moines (*Monachus monachus*) de la mer Egée [...] Certains ont émis l'idée que la niche écologique d'une espèce céphalopode joue un rôle plus important dans la détermination des risques d'infection parasitaire que sa phylogénie, et que la *S. officinalis* doit être incluse dans un groupe écologique côtier.

L'indéfini pluriel générique quant à lui apparaît typiquement quand le SN est associé à un prédicat d'espèce, qui suppose une pluralité interne du référent, avec une vision du groupe-espèce comme constitué non plus seulement de spécimens (entités individuelles) mais de sous-groupes au regard des propriétés spécifiques partagées par un certain nombre de spécimens :

(5) **Common cuttlefish** can exhibit variations in their life cycle [...] Around the Iberian Peninsula and in the Mediterranean Sea, spawning female sizes range from 90 to 320 mm ML. (*Idem*)

Le cycle de vie des seiches peut présenter des variations [...] Autour de la péninsule ibérique et dans la mer Méditerranée, la taille des femelles en phase de reproduction varie de 90 à 320 mm ML.

3.3 Le cas des prédicats de dénomination de l'espèce

Examinons plus avant les occurrences de SN génériques avec les prédicats qui permettent explicitement de dénommer une espèce, du type *be so-called*, *be known as*, *be classified as* etc. Nous relevons dans ces cas une cooccurrence ou une alternance entre le nom savant latin et le nom vulgaire normalisé. Typiquement, c'est le nom latin qui est donné en premier ; lorsqu'il s'agit du nom normalisé, il apparaît au défini singulier (et non à l'indéfini pluriel en anglais), de sorte que le SN Gen fonctionne comme une étiquette nominale savante. Dans notre corpus, nous relevons toute une série d'exemples au sein desquels le SN défini singulier fonctionne proprement comme terme désignatif, par ex. :

(6) Scientists in the late 1950s noted that the species known as **the little penguin** (*Eudyptula minor*) have nostril tubes similar to those characteristic of modern albatrosses. (COCA, *Science News*, n°166, novembre 2004)

Les scientifiques à la fin des années 50 ont remarqué que l'espèce connue sous le nom de petit pingouin (*Eudyptula minor*) a des cavités nasales semblables à celles qui caractérisent les albatros modernes.

(7) The census also stumbled upon a new species of **the so-called Jurassic shrimp**. (COCA, *Science News*, n°171, février 2007)

Le recensement a également mis à jour une nouvelle espèce de celle que l'on nomme la crevette jurassique.

(8) The owl resides in the ancient forest. And one of the species in the ancient forest is called **the Pacific Yusp Tree**. (COCA, *CNN Crossfire*, 1990)

La chouette réside dans la forêt primaire. Et l'une des espèces de la forêt primaire est appelée l'Arbre Yusp du Pacifique.

Dans ces énoncés, *the N* est clairement utilisé comme terme désignatif à la façon d'un nom propre. Carlson 1977 mentionne d'ailleurs comme test confirmant le fait que ce type de mention générique fonctionne comme des noms propres la possibilité d'insérer *so-called*.

Regardons cet autre exemple (9a, que nous reformulons en 9b) extrait d'une encyclopédie catholique qui met en avant la potentialité dénomminative du défini singulier en anglais :

(9a) The Hebrew vocabulary possesses, to designate **the ass**, according to its colour, sex, age etc., a supply of words in striking contrast with the ordinary penury of the sacred language.

Le vocabulaire hébreu possède, pour désigner l'âne, en fonction de sa couleur, de son sexe, de son âge etc., tout un ensemble de termes qui contrastent avec la pauvreté ordinaire du langage sacré.

(9b) The Hebrews designated **the ass/asses** according to its/their colour, sex and age.

Les hébreux désignaient l'âne/les ânes en fonction de sa/leur couleur, de son/leur sexe, de son/leur âge etc.

La lecture générique (espèce) de *the ass* ne pose pas de problème, tandis qu'on s'oriente vers une lecture non générique avec le SN Gen indéfini pluriel comme si l'on prenait en compte une multiplicité d'actes singuliers de désignation. La lecture référentielle d'un complément d'objet indéfini singulier ou pluriel en anglais n'est d'ailleurs pas insensible à la valeur aspectuelle et temporelle du prédicat.

Dans les exemples suivants, nous trouvons des mentions nominales qui fonctionnent à la fois comme des descriptions définies référentielles et des expressions désignatives :

(10) As ***H. cunea*** is a devastating invasive species, the mitochondrial genome (mitogenome) information of the species may provide fundamental information for future phylogenetic analyses and evolutionary biology. (*International Journal of Biological Sciences*, n°6/2, 2010)
Comme la *H. cunea* est une espèce invasive dévastatrice, les informations du génome mitochondrial (mitogénome) de l'espèce apporteront peut-être des informations fondamentales pour les analyses phylogénétiques à venir et la biologie évolutionnaire.

(11) In the case of the chapel, part of the answer may lie in the social behavior of a curious endangered species known as **the long-wattled umbrella bird**. (COCA, *Natural History*, n°119/1, octobre 2010)

Dans le cas de la chapelle, une partie de la réponse se trouve peut-être dans le comportement social d'une espèce étrange en danger connue sous le nom de coracine ornée.

(12) The sperm whale's head is made mostly of a large rectangular nose [...] **the sperm whale** gets its name from the milky-colored waxes and oils found in a reservoir in its head. (COCA, *USA Today*, juillet 2011)

La tête du cachalot est principalement constituée d'un grand nez rectangulaire [...] le cachalot tire son nom des cires et des huiles à la couleur du lait que l'on trouve dans un réservoir dans sa tête.

(13) The phylogenetic analyses support the view that **the *H. cunea*** is closely related to **the *Lymantria dispar*** than **the *Ochrogaster lunifer***. (*International Journal of Biological Sciences*, n°6/2, 2010)

Les analyses phylogénétiques confirment l'idée que la *H. cunea* est étroitement liée à la *Lymantria dispar* que le *Ochrogaster lunifer*.

Dans ces exemples, le SN Gen ou le nom scientifique d'espèce fonctionne à la fois comme dénomination-*name* (ce que Gardiner 1940 théorise comme « disembodied names », ou noms désincarnés) et comme dénomination avec référence, ou « incarnée », avec néanmoins une différence selon que la mention est faite du nom latin ou du nom vulgaire : dans les cas présentant un SN Gen mentionnant le nom vulgaire, la courroie référentielle se fait par le biais du signifié du nom commun. Notons à cet égard l'absence de détermination généralement dans la mention latine (nous trouvons quelques cas comme (13) de mention du nom latin déterminé par l'article défini *the* dans les cas où l'espèce ainsi visée est hyponymique et intégrée à un ensemble principal plus large). Un SN Gen est déterminé, ce qui implique que d'une représentation purement conceptuelle qui serait donnée par le nom seul nous obtenons une représentation momentanée effective qui puisse être référentielle (Ducrot et Todorov, 1972, p. 324).

De façon récurrente également, dans les articles scientifiques publiés dans des revues spécialisées, en zoologie notamment, le terme vulgaire normalisé est donné en titre. En (14), « Cephalopods » correspond bien à une classe dans la nomenclature *Cephalopoda*. Par ailleurs, l'auteur ne donnera le nom latin que pour faire référence à des sous-espèces constitutives (par ex. *Octopus vulgaris*, pieuvre) de l'espèce principale dont il est question :

(14) Cognition in Cephalopods

Jennifer A. Mather [...]

I. Introduction

The cephalopod molluscs offer a challenge to the study of animal cognition, if cognition is viewed as « all the processes by which the sensory input is transformed, reduced, elaborated, stored, recovered and used » (Neisser, 1976). **The cephalopods** are known for their dependence in learning, which is clearly required for cognition, as it is unusual to find the equivalent of a fixed action pattern in any species. Many learning studies done in the 1960s and 1970s focused on learning as a phenomenon and so were not always linked to the natural history of the animals

themselves. For instance, a major effort was launched to define the features of a visual stimulus that *Octopus vulgaris* could discriminate in object recognition [...].

Two current influences make the study of cephalopod cognition now a possibility. The first is the expanded scope of animal behavior in general. Recent work, with focuses from animal cognition and behavioral ecology to constraints on learning and animal communication, has given us a much wider view of what animals can do. For example, studies of the limitations and abilities of **bees** and **rodents** in spatial memory could be compared with those in cephalopods. (*Advances in the Study of Behavior*, vol. 24, 1995, p. 317-352)

Les mollusques céphalopodes présentent un défi à l'étude de la cognition chez les animaux, si la cognition est conçue comme « tous les procédés par lesquels l'information sensorielle est transformée, réduite, élaborée, enregistrée, retrouvée et utilisée » (Neisser, 1976). Les céphalopodes sont connus pour leur dépendance dans l'apprentissage, ce qui est clairement nécessaire à la cognition, car il est rare de trouver l'équivalent d'une séquence fixe chez une quelconque espèce. Beaucoup d'études sur l'apprentissage qui ont été conduites dans les années 60 et 70 se sont concentrées sur l'apprentissage comme phénomène et donc n'ont pas toujours fait toujours le lien avec l'histoire naturelle des animaux eux-mêmes. Par exemple, un effort important fut lancé pour définir les caractéristiques d'un stimulus visuel que l'*Octopus vulgaris* pourrait discriminer dans la reconnaissance d'objets [...].

Deux influences actuelles rendent l'étude de la cognition chez les céphalopodes possible. La première est l'élargissement de la portée du comportement animalier en général. Des travaux récents, axés sur la cognition animale et l'écologie comportementale mais également sur les contraintes pesant sur l'apprentissage et la communication animale, ont permis d'élargir fortement notre perception de ce que les animaux sont capables de faire. Par exemple, des études sur les limites et les capacités des abeilles et des rongeurs en termes de mémoire spatiale peuvent être rapprochées de celles conduites sur les céphalopodes.

Dans la seconde partie de cet exemple, l'auteur, alors qu'il est question des études récentes sur le comportement animalier, cite en exemple les études sur les abeilles (*bees*) et les rongeurs (*rodents*). Il n'est ici plus question de replacer ces taxons dans l'ordre général des espèces ; d'ailleurs là où les abeilles (*Apoidae*) correspondent à une superfamille dans l'ordre des *Hymenoptera* dans la classe des *Insecta*, les rongeurs correspondent à un ordre *Rodentia* dans la classe des *Mammalia*.

3.4 Conclusions provisoires

Au regard de notre examen, il semble que la mention latine, ou savante – et nous avons montré dans quelle mesure elle relève du terme de spécialité – permet de rattacher le propos à un cadrage taxinomique, participant d'une organisation catégorielle des connaissances. Lévi-Strauss dans *La pensée sauvage* mentionne la classification comme l'une des trois fonctions principales du nom propre (identifier, classer, signifier). Dans les cas où la formule latine et la formule vulgaire sont associées, nous avons une réalité discursive double, l'une n'étant finalement pas strictement la traduction ou la reformulation de l'autre. L'une et l'autre participent de deux ordres différents. Dans les cas qui nous ont intéressés, les SN Gen ont ceci de particulier qu'ils désignent à la façon d'un nom propre, bien qu'ils demeurent dans une certaine mesure sémantiquement analysables. Cela étant, parce qu'ils fonctionnent comme des noms d'espèces, ils identifient en même temps qu'ils désignent l'essence de l'entité espèce. Leur fonction est alors de distinguer (discriminer) et d'individualiser l'espèce.

En outre, le SN Gen possède nécessairement sa propre détermination en ce qu'il désigne une entité unique, à la façon dont un nom propre désigne un individu. On citera ici le test donné par Kleiber 2007, à savoir l'impossibilité de poser la question *Lequel ?* lorsqu'il est fait mention du

référent espèce dans la mesure où, quand bien même le SN Gen contient un nom commun dont la portée est universalisante, on ne saurait imaginer deux espèces portant le même nom générique, le référent-espèce étant nécessairement marqué par l'unicité.

Nous comprenons ici que Kripke 1982 ait estimé que les noms communs associés à des catégories d'occurrences naturelles (*natural kind terms*)⁹ soient semblables aux noms propres et qu'il ait pu les qualifier de « désignateurs rigides ». Quand bien même le scientifique accumule les données au sujet de l'espèce, la dénomination est issue de l'association conventionnelle entre le nom et l'espèce. Cette association est nécessairement présumée au générique, tout comme la nécessaire thématique du référent-espèce, ce dernier étant nécessairement pensé comme une classe construite et traité comme un acquis. Cette réflexion sur la nécessaire thématique des SN génériques rejoint d'autres considérations et études en cours sur l'intégration des mentions nominales génériques à un niveau macro-structurel, au regard de la continuité référentielle et de la structuration thématique des discours.

Références

- CARLSON Gregory, 1977, *Reference to Kinds in English*, Thèse de doctorat, Amherst, University of Massachusetts.
- CHIERCHIA Gennaro, 1998, « Reference to kinds across languages », *Natural Language Semantics*, n°6, p. 339-405.
- DUCROT Oswald, TODOROV Tzvetan, 1972, *Dictionnaire encyclopédique des sciences du langage*, Paris, Éditions du Seuil.
- GARDINER Alan, 1940, *The Theory of Proper Names. A Controversial Essay*, Londres, Oxford University Press, (éd. de 1954).
- GUIBERT Louis, 1973, « La spécificité du terme scientifique et technique », *Langue française*, n°17, p. 5-17.
- KLEIBER Georges, 1984, « Dénomination et relations dénominatives », *Langages*, n°76, p. 77-94.
- KLEIBER Georges, 1997, « Sens, référence et existence : que faire de l'extra-linguistique ? », *Langages*, n°127, p. 9-37.
- KLEIBER Georges, 2003, « Sur la sémantique de la dénomination », *Verbum*, t.25, n°1, p. 97-106.
- KOCOUREK Rostislav, 1982, *La langue française de la technique et de la science*, Paris, La Documentation française.
- KRIFKA Manfred, PELLETIER Francis Jeffrey, CARLSON Gregory *et al.*, 1995, « Genericity : an introduction », in Gregory CARLSON et Francis Jeffrey PELLETIER (éds.), *The Generic Book*, Chicago, Chicago University Press, p. 1-124.
- KRIPKE Saul, 1982, *La logique des noms propres*, Paris, Éditions de Minuit.
- LECHEVALLIER-PARENT Héloïse, 2011, *Défini, indéfini et générique en anglais contemporain*, thèse de doctorat d'université, Paris, Université Paris-Sorbonne.
- LEVI-STRAUSS Claude, 1962, *La pensée sauvage*, Paris, Plon.
- MORTUREUX Marie-Françoise, 1995, « Les vocabulaires scientifiques et techniques », *Les Carnets du CEDISCOR. Les enjeux du discours spécialisé*, n°3, p. 13-25.
- PETIT Gérard, 2012, « Pour un examen de la notion de dénomination », *Langue française*, n°174, p. 27-44.
- PETIT Gérard, 1995, « La désignation de "timbre-poste" », *Les Carnets du CEDISCOR. Les enjeux du discours spécialisé*, n°3, p. 27-42.

⁹ Noms d'espèces d'animaux, de substances bien définies, de phénomènes naturels.

WINSTON Judith, 1999, *Describing Species: Practical Taxonomic Procedure for Biologists*, New York, Columbia University Press.